

DE LA TRADUCTOLOGIE DES ÉTATS D'ÂME ET VICE VERSA : VERS UNE ÉTUDE DES ASPECTS PSYCHOLOGIQUES EN TRADUCTION¹

NICOLAS FROELIGER

Université Paris Diderot

UFR EILA (Études interculturelles de langues appliquées)

Master pro ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée)

nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Written in French, this paper is a reflection on how to set up a sociological study of translator behavior and decision-making based on the study of actually translated texts. A few hurdles have to be overcome in that perspective: (1) that of insignificance: this research (in the author's humble opinion) has to be insightful not only for translation studies specialists, but first and foremost to translators themselves; (2) that of striking a balance between outliers (i.e. genuine but isolated cases) and generic (i.e. generalizable, but not meaningful) cases in the context of growing use of computer assisted tools; (3) that of using psychology and sociology in order to build a translation theory rather than the reverse. Eventually, it points toward three instances of acceptability: that of individual and collective behavior, that of the results achieved, and that of the translation professions in the eyes of society at large. The methodological issues raised by such research will be dealt with in a further paper.

Si nous croyons avec tant d'ingénuité aux idées, c'est que nous oublions qu'elles ont été conçues par des mammifères (Cioran 1952/1980, 30).

Qu'apprendrait-on à interroger une cohorte d'impétrants sur les raisons qui les incitent à devenir traducteurs ? À mon avis – mais ce n'est que mon avis – pas grand-chose. En revanche, je réfléchis depuis longtemps aux motifs qui nous poussent à le rester – ou pas. Ma réponse, à ce stade, est intuitive : ce serait affaire de plaisir, de bonheur, d'envie – de vice ? Pourquoi, après tout, quitter une profession dans laquelle nous nous sentons bien ? Et même si ni le plaisir ni le bonheur ni l'envie ne se décrètent, ce principe engage les formateurs aux métiers de la traduction : il s'agit de diplômer des traducteurs qui soient heureux de l'être, ce qui suppose à la fois une maîtrise de leur domaine, cette maîtrise qui donne le sentiment d'être aux commandes du processus, et un niveau de

¹ Cet article reprend dans ses grandes lignes une communication présentée, sous le même titre, lors du colloque La Traductologie: comment la définir ?, sous la direction de Nadia d'Amelio, Mons (Belgique), le 13 décembre 2013.

rémunération correct. Pour en arriver là, il faut veiller à l'acquisition d'un certain nombre de compétences qui mettent nos étudiants en adéquation avec les besoins d'un marché en pleine évolution. Et il faut à cet endroit préciser que cette approche se situe résolument dans le champ pragmatique. Tout cela est très concret et éminemment collectif. Le plaisir et l'envie, néanmoins, se communiquent également par effet d'empathie : la transmission entre enseignants, chercheurs et étudiants fait aussi intervenir les sentiments que chacun éprouve à jouer sa propre partition dans cet ensemble. Et, puisque nous parlons ici de traductologie, à se consacrer aux sujets de recherche qui l'attirent. Nous quittons ici le collectif pour rentrer dans des préoccupations essentiellement individuelles. Cette recherche peut par exemple porter sur les aspects psychologiques en traduction. Elle appelle alors une question : comment faire pour que le plaisir personnel (le mien, en l'occurrence) concoure au plaisir et au bonheur des autres, avec des retombées concrètes dans la vie professionnelle ? Je voudrais dans cet article esquisser une réponse à cette interrogation, en montrant en quoi une telle réflexion peut bel et bien servir la profession, à l'heure où les métiers qu'elle recouvre sont métamorphosés par l'apport des outils informatiques et par les approches numériques.

S'agissant d'une recherche en cours, cette contribution constitue avant tout un point d'étape. Je compte pour cela procéder de manière ascendante, en commençant par revenir brièvement sur quelques facteurs psychologiques qui m'ont semblé ou me semblent représentatifs, avant d'en envisager les traits communs et de tenter d'en extraire une problématique qui s'inscrive dans un cadre théorique. Je précise que, faute d'espace, je serai contraint de réserver la question des objections à une telle entreprise, ainsi que celle de la méthodologie, à un document ultérieur (Froeliger 2014, à paraître).

I. QUELQUES FACTEURS PSYCHOLOGIQUES REPRÉSENTATIFS

Car traduire, que le lecteur veuille bien excuser cette évidence, met en jeu davantage que de la langue, du culturel, des compétences, des outils et de la communication – davantage que de l'intellect, en somme. Les affects, au sens de *mécanismes psychologiques qui influencent le comportement*, s'y font sentir non seulement dans les parcours, mais aussi dans la perception qu'ont les traducteurs d'eux-mêmes, et dans celle qu'en a le monde extérieur. Plus intéressant, encore, ils vont imprimer leur marque sur les documents proprement dits.

J'ai déjà eu l'occasion d'étudier ce phénomène sous diverses déclinaisons, inspirées à chaque fois par un étonnement devant les attitudes de mes collègues traducteurs, devant certains textes traduits et devant la réaction des professionnels et du reste du monde à ces manifestations. Essentiellement empiriques à ce stade, ces premières réflexions relèvent de ce que Daniel Gile (2013, à paraître), appelle la *traductologie professionnelle*. Elles cherchent à répondre à des questions simples :

- Quels sont les mécanismes de la confiance sur les marchés de la traduction ?
- Comment s'instaure la confiance, mais cette fois dans un document original et dans un texte traduit, avec quelles constantes et quelles différences ?
- Qu'est-ce qui nous pousse à adhérer à des normes dont nous savons que le respect absolu ne peut que nuire à la qualité de nos écrits ?
- Quelles sont les raisons profondes du rejet *a priori* que suscitent la traduction automatique et la traduction assistée par ordinateur chez tant de professionnels ?
- Quels mécanismes conduisent un nombre toujours plus grand de profanes à réaliser des traductions en ligne, au moyen d'outils de plus en plus aisément accessibles, et quelle incidence ce phénomène peut-il avoir sur la légitimité des traducteurs professionnels ?
- Pourquoi le syndrome de l'imposteur est-il si répandu dans cette profession² ?

J'entends prolonger ces recherches par d'autres thèmes voisins, sur lesquels je serai donc un peu plus disert :

- ainsi, je souhaiterais revenir sur la confiance, mais cette fois sous l'angle institutionnel : pourquoi professionnels, agences et formations ont-ils souvent tant de mal à admettre la pertinence du discours de l'autre, et quels sont les moyens d'y remédier ? Je compte pour cela utiliser la théorie du choix rationnel appliquée aux relations entre groupes (Luhmann 1979), pour analyser certains phénomènes observés en particulier dans le cadre des projets EMT (master européen en traduction : http://ec.europa.eu/dgs/translation/programmes/emt/index_fr.htm) et OPTIMALE (*Optimising Translator Training in a Multilingual Europe* : <http://www.translator-training.eu/about-optimale>) ;
- comment résister, ensuite, à la tentation d'opérer un retour sur cet adage qui veut faire du traducteur un traître – et qui est tellement rebattu depuis Joachim du Bellay qu'à de rares exceptions près (Nous 2001; Kadaré, Fernández Recatalà 2003), on a cessé de s'interroger à son sujet ? On pourrait en effet poser que, dans certains cas, produire une traduction du seul sens revient à trahir (au sens négatif) l'intention et que, symétriquement, se mettre au service de l'intention contraint occasionnellement à trahir le sens, car je suis de ceux qui voient une différence entre ces deux notions. Il y a par ailleurs des traîtres heureux et des traîtres malheureux chez les traducteurs aussi ; des traîtres qui souffrent sur le plan éthique de ce qu'ils se sentent déontologiquement obligés d'écrire, et des traîtres prométhéens, qui opèrent un dévoilement, qui révèlent ce qui, peut-être, n'était pas destiné à l'être. Bref, on n'en a pas fini avec la comédie de la traîtrise ;

² La référence précise de ces documents est disponible à l'adresse suivante : http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/user/nicolas_froeliger/recherche/index

- il y a lieu, également, de s’interroger sur le rôle de l’insécurité linguistique chez les traducteurs : comment fonctionne-t-elle ; pourquoi cette profession en est-elle plus souvent victime que les autres ; et ces mécanismes placent-ils ceux qui l’exercent dans une catégorie que l’on dira linguistiquement dominée (avis de Louise Brunette, avec qui je mène cette recherche de concert) ou plutôt linguistiquement dominante (mon opinion personnelle) ? L’arrière-plan est donc cette fois nettement sociolinguistique ;
- un autre projet, encore dans les limbes, celui-ci, nous verrait également nous questionner à quatre mains, cette fois avec Kevin Hendzel, professionnel établi aux États-Unis, sur le rapport des traducteurs à la vérité et au mensonge. Là aussi, l’intérêt de travailler en duo est de confronter des points de vue divergents pour en tenter la synthèse. Ce confrère est censé défendre l’idée que les traducteurs, comme tout le monde, dit-il, mentent en permanence, ce qui se paye cher en termes de qualité et de réputation. Je compte pour ma part faire valoir que l’éthique de ces professionnels est au contraire celle d’une élucidation qui place le concept de vérité (mais la vérité du pragmatisme, plus que celle du platonisme...) au centre de leurs préoccupations. Et donc qu’un traducteur digne de ce nom doit certes savoir faire preuve d’habileté, mais ne saurait aller jusqu’à mentir.

II. TROIS LIGNES DE FORCE INTERMÉDIAIRES

Ces travaux, donc, sont en cours, et avancent à pas comptés. À ce stade, et de façon encore très empirique, on y distingue trois lignes de force :

- Il y a tout d’abord un trait psychologique – on peut aussi parler de déformation professionnelle – récurrent : l’importance d’avoir mauvais esprit. Il y a certes une part conséquente de construction positive dans l’opération de traduction, mais celle-ci procède aussi dans une large mesure par réfutation et élimination. Un traducteur doit apprendre à raisonner par l’absurde, à toujours chercher l’exception à ce qui est dit ou dicible. C’est à la fois une garantie d’arriver à couvrir le même périmètre avec des formulations parfois radicalement différentes, mais aussi une manière de se positionner face à la massivité du savoir scientifique et technique et face à la diversité du référent. Il n’est pas forcément possible d’acquérir une compréhension fine des phénomènes sur lesquels on traduit, mais il est beaucoup plus aisé de s’assurer, parmi différentes hypothèses de sens, de ce que le texte de départ ne veut pas dire. Pour autant, cela ne facilite pas les tentatives de théorisation.... On sait que la traductologie a longtemps considéré son objet comme un art, avant de se rendre compte des limites d’une telle approche. On sait aussi que dépasser ces limites est une condition de la professionnalisation du secteur (et également de la conquête d’une légitimité

institutionnelle de la traductologie...). Or, ces conformations psychologiques, parce qu'elles survalorisent l'exception et le contre-exemple, renvoient à ce qui reste d'art dans l'opération, et lui confère une part de sa valeur ajoutée. Il ne faudrait donc pas qu'une trop forte insistance sur ces microphénomènes pourtant essentiels nous fasse reculer sur le front de l'utilité sociale de la traduction et des traducteurs. Bref, il importe de doser.

- Il y a ensuite, la question de ce que Claire Bourguignon (2013, à paraître) appelle « La traduction comme co-construction entre le traducteur et le texte. » Il s'agit, pour cette chercheuse, de prendre en compte le traducteur dans sa subjectivité, y compris et surtout dans un contexte professionnel : c'est pour elle un observable scientifique, qu'elle étudie avant tout dans la sphère littéraire. Je la rejoins dans cette opinion, en précisant toutefois qu'en traduction pragmatique, ce qui compte, c'est davantage le ressenti du destinataire. L'exercice y est donc beaucoup plus ironique et terre-à-terre : ce n'est plus la subjectivité de la théorie herméneutique, mais la subjectivité considérée comme un moyen de toucher son public – objectivée par la publicité, en somme, puisqu'on y joue essentiellement avec des affects qui ne sont pas les nôtres. Cela fait-il du traducteur un manipulateur, comme le suggère Kirsten Malmkjaer (2004)? Il y a là matière à débat. Considérant (voir plus haut) que les traducteurs entretiennent une relation étroite avec la notion de vérité, je crois également en leur sincérité générale, y compris lorsque le sens et l'effet évoluent entre l'original et la traduction³ ;
- Troisième trait commun à ces recherches, toutes envisagent l'erreur – dans les processus mis en œuvre comme dans les résultats tangibles – comme un autre observable de plein droit : le faux est un moment du juste. Apprendre (aux deux sens du terme) à traduire, c'est donc apprendre à rectifier, qu'il s'agisse de ses propres textes ou de ceux des autres. Les façons dont on se trompe sont bel et bien un objet pour la traductologie.

III. UN ENJEU ET UN ARRIÈRE-PLAN THÉORIQUE

Quel serait alors l'enjeu d'une telle recherche et comment la situer dans le cadre de la traductologie ? À ce jour, je pense qu'elle pourrait contribuer à définir et questionner les critères de l'acceptabilité en traduction :

- acceptabilité sur le plan des comportements individuels et collectifs. Nous serions ici au voisinage de l'éthique et de la déontologie ;

³ Deux exemples historiques viennent immédiatement à l'esprit : celui qui a valu à Martin Luther son excommunication, pour l'ajout d'un adjectif par rapport au texte de la Vulgate, et celui qui a conduit Étienne Dolet sur le bûcher, pour une micro-précision sur la version française d'un dialogue apocryphe de Platon...

- acceptabilité des résultats produits. Nous côtoyons à cet endroit les questions de cartographie : où commencent et où finissent la traduction et ses métiers, y compris et en particulier en termes d'intervention sur les textes eux-mêmes ? ;
- acceptabilité des métiers de la traduction, enfin, aux yeux de la société, avec cette fois une dimension historique et notamment des conséquences sur le rôle des formations et sur la relation enseignement-vie professionnelle-recherche.

Cette thématique n'est certes pas nouvelle. Par le passé, elle a été traitée sous l'angle de l'autobiographie et sur le mode de l'autojustification, principalement à partir de textes littéraires et religieux. Dans cette veine, on lira Cicéron, saint Jérôme, Luther, Larbaud ou Coindreau... Elle se trouve, me semble-t-il, aujourd'hui, au confluent de deux sous-domaines de la traductologie, ou peut-être de deux disciplines qui viennent irriguer la traductologie, à savoir la psychologie et la sociologie.

À la première, elle emprunte son intérêt pour les processus de pensée, mais utilise avant tout les aspects purement cognitifs pour s'attacher aux régularités de comportement, qui vont concourir à la formation d'une identité collective. Je compte ici m'inspirer en particulier de la théorie des perspectives et des finances comportementales, développée en particulier par Daniel Kahneman (2011), pour expliquer, justement, certaines régularités qui échappent à la rationalité. La psychologie cède alors le pas à la pratique sociale. En sociologie, donc, cette recherche pourrait s'appuyer sur trois concepts, dont deux d'origine française : *l'habitus*, théorisé par Pierre Bourdieu (1972), et qui recouvre *grosso modo* les modes subjectifs et objectifs de socialisation de l'individu au sein d'une collectivité donnée⁴, et la théorie de l'acteur réseau, due à Bruno Latour (1987), et qui a notamment l'intérêt, pour nous, d'intégrer la dimension technologique dans la structuration de son système. Le troisième concept, la théorie de l'agence, qui étudie l'aptitude d'un sujet à exercer une forme de pouvoir de manière intentionnelle (Buzelin 2011, 6), permettrait d'envisager les différents acteurs du monde de la traduction dans leur relation entre eux et avec le reste de l'univers. Mais tout cela reste à consolider.

On pourrait donc au final parler d'une traductologie des états d'âme, qui réunirait l'individuel (psychologie) et le collectif (sociologie). Il ne s'agit pas pour autant d'emprunter le marchepied de la traduction pour faire de la psychologie ou de la sociologie, mais bien l'inverse. Les apports de ces sciences voisines doivent pour cela être contrebalancés par un ancrage fort au sein même de notre discipline. Ce qui renvoie aux tentatives de cartographie, mais appliquées cette fois non plus à la traduction et ses métiers, mais à la traductologie même. On sait que le premier essai de la structuration du

⁴ « [...] l'habitus est le produit du travail d'inculcation et d'appropriation nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (e. g. de la langue, de l'économie, etc.) parviennent à se reproduire, sous la forme de dispositions durables, dans tous les organismes (que l'on peut, si l'on veut, appeler individus) durablement soumis aux mêmes conditionnements, donc placés dans les mêmes conditions matérielles d'existence. » (Bourdieu 1972, 282).

champ traductologique est dû à James Holmes (1972/1987), avec un titre fameux : « *The Name and Nature of Translation Studies* », et quelques carences méthodologiques (voir notamment Munday 2001, 10–14). C'est pour y remédier que Sonia Vandepitte (2008) a entrepris de proposer une ontologie, qui permette, disons, une meilleure orientation. Dans ce cadre, cette recherche se situerait à la rubrique « *translation profession research* ». Elle procéderait selon une méthode inductive, avec une insistance sur le comportement, la fonction de communication et les éléments sociologiques. Il s'agirait donc de contribuer à l'émergence d'une *science des traducteurs*, à savoir de mieux comprendre ce qui agit ces derniers et les amène à telle solution pratique plutôt qu'à telle autre, afin de les aider concrètement. C'est aussi dans une large mesure ce que propose Andrew Chesterman (2009), en pastichant à la fois cette appellation et le titre de Holmes, qui devient alors « *The Name and Nature of Translator Studies* ».

Un tel projet s'inspirerait également des travaux d'Anthony Pym (ou de Wolf, Fukari 2007), par exemple. Dans la typologie de Lance Hewson (2013, à paraître), il naviguerait du côté de l'intervention et du résultat. En revanche, par rapport à ce que suggère Chesterman, qui exclut la composante textuelle de son champ, il se distingue par sa dimension productive. Il s'agit bel et bien de raisonner à partir des textes traduits. On pourrait ici recourir aussi bien aux corpus, en vue d'une analyse statistique, qu'à une approche inspirée de ce que certains appellent *forensic linguistics* – dont l'équivalent français pourrait être *thanatolinguistique* –, sous-domaine récent de la linguistique appliquée qui vise notamment à l'établissement d'éléments de preuve dans les procédures pénales, et dont la question clé est : *comment en est-on arrivé là ?* sur le plan de la production et de l'acceptation. C'est à mon sens un moyen pour aller vers des traductions de meilleure qualité, et donc pour éviter à une telle traductologie des états d'âme de ne procéder que des états d'âme d'un traductologue lambda.

Ce sera une première manière d'immuniser ce projet contre l'insignifiance. Il en est une seconde, plus actuelle. J'ai mentionné plus haut le recours croissant des professionnels de la traduction aux outils informatiques, dont les progrès, ces dernières années, sont spectaculaires. On aurait tort de penser qu'une étude des affects collectifs en traduction n'a rien à voir avec cette évolution majeure. C'est précisément parce qu'il s'agit de définir un nouveau partage entre l'humain et le machinique dans notre domaine qu'une telle étude est nécessaire. Ceux que l'on appelle de plus en plus les *biotraducteurs* feraient bien de réfléchir plus avant aux apports des technologies numériques à leur profession, mais ceux qui conçoivent ces technologies auraient de leur côté grand tort de considérer que les traducteurs joueront à l'avenir un rôle périphérique dans une communication multilingue de plus en plus informatisée. Il y a aujourd'hui deux modèles possibles. Le premier veut aller vers ce que certains appellent « *Human assisted translation* » (traduction humainement assistée, voir Skadina 2013, à paraître). L'autre veut inverser la hiérarchie, pour prôner ce que l'on pourrait qualifier, en anglais, de *computer-enhanced*

human translation (biotraduction outillée). Je pense profondément que ce second modèle est préférable pour la société dans son ensemble, et que la prise en compte des aspects psychologiques de l'opération, loin de se limiter à un dérivatif plaisant, peut aider à aller dans ce sens. Le penser, néanmoins, n'est pas le prouver : c'est, à ce stade, un projet, mais un projet qui pourrait contribuer, modestement, à l'évolution de la définition que la traductologie donne d'elle-même.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bourdieu P. 1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*. Genève : Droz.

Bourguignon C. 2013. « La traduction comme co-construction entre le traducteur et le texte », journée d'études PLIDAM, INALCO, PARIS, le 11 octobre 2013 (à paraître).

Buzelin H. 2011. Agents in Translation. *Handbook of Translation Studies*, eds. Gambier Y., van Doorslaer L., Vol. 2. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 6–12.

Chesterman A. 2009. The Name and Nature of Translator Studies. *Hermes—Journal of Language and Communication Studies* 42, 13–22.

Cioran E. M. 1952/1980. *Syllogismes de l'amertume*. Paris: Gallimard.

Froeliger N. 2014. « Is it Worth it, and What is it Worth? Studying Psychological Aspects of Translation – Methodological Issues », actes du *Second Durham Postgraduate Colloquium: Theoretical Frameworks and Methodologies: Research in Translation Studies*. Durham, Royaume-Uni, 31 janvier 2014 (à paraître).

Gile D. 2013. « Cultures scientifiques et professionnelles de la traductologie », présenté lors du colloque *La Traductologie: comment la définir ?* sous la direction de Nadia d'Amelio, Mons (Belgique), le 13 décembre 2013 (à paraître).

Hewson L. 2013. « Traductologie, traductologies : pour un cadrage de la recherche en traduction », présenté lors du colloque *La Traductologie: comment la définir ?* sous la direction de Nadia d'Amelio, Mons (Belgique), le 13 décembre 2013 (à paraître).

Holmes J. 1972/1987. The Name and Nature of Translation Studies. *Translation Across Cultures*, ed. Toury G. New Delhi: Bahri Publications, [Le manuscrit de 1972 a circulé 15 ans avant d'être publié par Toury].

Kadaré I., Fernández Recatalà D. 2003. *Les Quatre interprètes*. Paris: Éditions Stock.

Kahneman D. 2011. *Thinking, Fast and Slow*. New York : Farrar, Straus and Giroux.

Latour B. 1987. *Science in Action: How to Follow Scientists and Engineers through Society*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press. [Latour B. 2005. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte-poche. Traduit de l'anglais par Michel Biezunski et révisé par l'auteur].

Luhmann N. 1979. *Trust and Power*. Chichester: Wiley.

Malmkjaer K. 2004. Censorship or Error – Mary Howitt and a Problem in Descriptive TS. *Claims, Changes and Challenges in Translation Studies*, eds. Hansen G., Malmkjaer K., Gile D. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 141–155.

Munday J. 2001. *Introducing Translation Studies: Theories and Applications*. Londres : Routledge.

Nouss A. 2001. Éloge de la trahison. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 14 (2), 167–179. Disponible à l'adresse : <http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000574ar.html#re1no1> (consultée le 7 juin 2012).

Skadiņa I. 2013. Human Assisted Translation and its Impacts on Translator Learning Processes. *Rethinking Lifelong Translator Training*, Bruxelles, 7^e conférence EMT, Bruxelles, 13 septembre 2013 (à paraître).

Vandepitte S. 2008. Remapping Translation Studies: Towards a Translation Studies Ontology. *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 53 (3), 569–588. Disponible sur <http://id.erudit.org/iderudit/019240ar> (consultée le 7 juin 2012).

Wolf M., Fukari A., eds. 2007. *Constructing a Sociology of Translation*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.

APIE DVASINĖS BŪSENOS VERTIMO TEORIJĄ IR *VICE VERSA*: PSICHOLOGINIŲ VERTĖJO DARBO ASPEKTŲ TYRIMO GALIMYBĖ

NICOLAS FROELIGER

Santrauka

Straipsnyje aptariama, kaip parengti vertėjų elgesio ir sprendimų priėmimo modelių sociologinį tyrimą remiantis jų išverstais tekstais. Teigiama, kad pirmiausia reikia spręsti keletą galimų problemų: 1) tyrimas laikomas nereikšmingu, t. y. kad taip nebūtų, šis tyrimas turėtų pasiūlyti įžvalgų ne tik vertimo studijų specialistams, bet svarbiausia patiems vertėjams; 2) nėra pusiausvyros tarp tikrų, bet nesusijusių pavienių atvejų ir bendrų, t. y. apibendrinamų, bet nereikšmingų atvejų, atsižvelgiant į tai, kad vis plačiau taikomos kompiuterizuotojo vertimo priemonės; 3) psichologijos ir sociologijos žinios panaudojamos kuriant vertimo teoriją, o ne atvirkščiai. Bendrai tariant, kad tokia teorija būtų priimtina, reikia atsižvelgti į tris dalykus: individualų ir kolektyvinį elgesį, gautus rezultatus ir visos visuomenės požiūrį į vertėjo profesiją.